

Comment tenter de faire place à la clinique en musicothérapie ?

Le cas de Nora.

Laurent Peeters
Avril 2010

Chacun d'entre nous présente sa propre subjectivité, sa manière d'y faire avec l'autre, qui, pour une part nous arrange, mais à l'occasion nous embarrasse.

Parfois, elle nous embarrasse tellement que cela nous amène chez un psy, un thérapeute, ou encore un musicothérapeute.

On pourrait considérer que les rencontres autour du média musical que l'on appelle "musicothérapie" visent aussi à faire place à une autre subjectivité, à une manière d'y faire avec l'autre moins encombrante, plus apaisée.

Celle-ci est à inventer et à occuper par le sujet plus qu'à prescrire par le thérapeute sous peine qu'elle soit in-appropriée, ou non appropriée par le sujet, tout autant qu'inadéquate. La prescription non-appropriée par le sujet ne peut donc qu'être inopérante voire persécutante.

La musicothérapie ne peut donc, de ce point de vue, constituer une méthode ou une technique qui viserait, prédirait et permettrait d'atteindre certains objectifs pré-établis, valables pour tous, ni même de répondre à une demande de traitement précise que la musicothérapie comblerait d'elle-même.

A cet égard, on constate que le terme "musicothérapie" porte en lui-même une ambiguïté qu'il est utile d'aborder, tant la tendance est forte de le comprendre comme du soin par la musique.

Le mot laisse en effet entendre qu'il s'agirait d'une thérapie par la musique et suppose logiquement que l'on utilise celle-ci pour soigner quelqu'un de quelque chose, d'un symptôme qui l'embarrasse et dont il attend qu'on le débarrasse. Cela semble tellement évident qu'il n'y a aucune raison que ceux qui nous sollicitent ne portent pas cette idée. D'ailleurs, on s'est toujours servi de la musique pour les effets qu'elle produit, qu'ils soient relaxant, stimulant, socialisant, cathartiques... Les individus ont toujours utilisé la musique pour ses vertus et les bienfaits qu'elle procure, certaines pratiques en musicothérapie utilisent d'ailleurs des techniques visant à "vous faire aller mieux". A priori, ça paraît logique.

Or, dès qu'il s'agit de soigner l'autre, des autres, de leurs malaises propres, singuliers, intimes, l'impasse du remède ou de la méthode administrés à tous de façon indifférenciée apparaît. Il n'y a en effet aucune raison qu'une technique ou un savoir en musicothérapie ait un effet prévisible et identique sur des sujets distincts, aux structures et parcours distincts, éprouvant des souffrances distinctes et singulières. *Une rotation de 180 se produit dans l'orientation de la pratique lorsqu'elle prend son départ non dans la préoccupation identificatoire ("qui sommes nous?") mais dans la préoccupation clinique ("qui sont-ils?"). Déjà le simple fait de*

décrire les diverses formes cliniques, modalités de la demande et histoires subjectives rend tout à fait impraticable l'exposé générique de la méthode (aux conditions de laquelle n'importe quel sujet aurait à souscrire pour bénéficier de ses effets), tellement grandes sont les différences entre les "projets" de chaque sujet, et notamment entre un sujet dont le rapport à l'Autre est foncièrement persécutif et un sujet dont l'être par ou pour l'Autre est, au contraire, l'enjeu essentiel de son existence. (A.Zenoni, "clinique psychanalytique en institution", les feuillets du Courtil, 2003, p.4)

Cela laisse dans notre pratique peu d'autre choix que de partir de la clinique et de se laisser enseigner par le sujet. La musique, si elle ne peut faire office de remède, peut devenir médiatrice de la rencontre. C'est là que se manifeste peu à peu la subjectivité de celui que nous rencontrons et que s'engage une recherche quant à l'ajustement de notre position, de notre manière de répondre, de faire avec lui, afin de soutenir et laisser place à une possible modification de la position subjective qu'il occupe, qu'il répète et dont il souffre.

Le cas de Nora :

Je reçois une petite fille d'une dizaine d'années pour un atelier musical hebdomadaire dans une école pour enfants dénommés comme souffrant de "troubles envahissants du développement". Appelons là Nora. Elle ne parle quasiment pas, hormis quelques mots qu'elle répète, juste après qu'on les ait prononcés, reprenant également notre intonation. Cette absence de langage ne masque cependant pas sa manière d'y faire avec l'autre, et sa manière de faire de la musique avec moi, en l'occurrence.

Lors de notre première rencontre, j'observe qu'elle a une étonnante facilité à imiter un rythme, nous avons chacun un djembé, elle reprend systématiquement et avec beaucoup de précision les "phrases" rythmiques que je joue. Ma première tendance fut de poursuivre le jeu sur ce mode où, je joue puis elle imite, avec la satisfaction de constater qu'elle y parvient très bien. Très vite pourtant, je réalise que cette manière d'imiter, de se calquer sur l'autre, se reproduit de façon systématique dans nos interactions. Elle répète mes paroles comme les rythmes et semble perpétuellement malmenée par l'attente de l'autre au point qu'elle n'agit en rien par elle-même et paraît entièrement sous l'emprise de l'autre. Son institutrice observe, elle aussi que les tentatives incessantes de Nora de répondre aux attentes de l'adulte la mettent dans un état d'anxiété qui l'amène à ne plus supporter sa présence et à la repousser.

L'hypothèse selon laquelle sa tendance systématique (et sa "solution") à se calquer sur l'autre lui pose souci se confirme. Si cette "solution" lui est sans doute en partie nécessaire, elle lui pose par ailleurs difficultés. Sa façon d'être peu séparée de l'autre semble rendre ce dernier envahissant, insupportable, d'autant plus s'il lui veut quelque chose.

Comment la soutenir et laisser place à ce qu'elle lâche quelque chose de ce qu'elle met en place avec l'autre et qui l'encombre ? Comment soutenir un changement, ou du moins la possibilité de décaler quelque chose dans la position subjective qu'elle occupe ? Comment m'y prendre avec elle, jouer avec elle, sans renforcer sa tendance, sans la compliquer ?

Ces premières observations m'amènent rapidement à y faire autrement, à prendre une autre position dans notre lien, et de fait, dans le jeu musical.

Au cours des séances suivantes, elle continue à se diriger vers le djembé et semble toujours attendre une proposition rythmique de ma part. Elle s'attend apparemment à ce que j'attende quelque chose d'elle. Pour ma part je me dirige vers la guitare ou d'autres instruments qui lui

laissent moins de possibilités d'imitations lorsqu'elle se trouve au djembé. Elle "s'arrange" toutefois pour continuer dans la même voie. Lorsqu'elle joue d'elle-même et que je réagis à la guitare, elle continue à interpréter inévitablement ma réaction, non comme une réponse à son jeu mais comme une invitation à reproduire. Musicalement, je m'arrange de plus en plus pour la laisser faire, et petit à petit, si possible, jouer à deux. Ce n'est pourtant pas encore possible. Je m'efface davantage durant un temps, cela semble lui permettre d'être plus aux commandes, de s'approprier davantage son jeu, le choix des instruments. De séances en séances, Nora semble constater qu'elle peut jouer à sa guise et se préoccupe moins de moi. Une autre solution, puisque je l'y autorise, est de faire sans moi, plutôt que entièrement comme moi ou avec moi. Je considère malgré tout cela comme un pas, si elle se préoccupe moins de moi, c'est peut-être qu'elle est moins préoccupée par moi, ou alors elle est tellement préoccupée par l'autre que soit, il la détermine entièrement, soit elle s'en soustrait.

La question devient : comment peut-elle être avec moi, sans être entièrement déterminée par moi ni totalement sans moi. Nora commence à s'autoriser à faire certains choix, se dirige vers d'autres instruments, joue brièvement sur celui que j'utilise puis décide de l'emporter pour jouer seule. Lorsqu'elle s'arrête, elle ne semble plus pétrifiée et n'affiche plus cette perplexité, attendant que je lui indique que faire. Elle se différencie davantage tout en se passant encore volontiers de moi.

Je tente donc peu à peu de prendre une place dans son jeu, autrement, lorsqu'elle le veut bien. En musique, on peut jouer deux choses différentes simultanément, si on se rejoint dans le tempo et dans l'harmonie. Peu à peu, nous finissons par poursuivre nos jeux sur des instruments cette fois distincts, et jouons nos propres phrases, mais ensemble. Ce jeu prend une tournure différente, jouer ensemble et être ensemble ne lui impose plus autant de se calquer entièrement sur moi.

Je me permettrai ensuite de la réinviter à jouer avec moi sur le même instrument, la guitare. Elle accepte mon invitation à me rejoindre et s'y invitera ensuite d'elle-même à plusieurs reprises. Nous jouons donc sur le même instrument en y prenant chacun un rôle différent et complémentaire. Je fais les accords de la main gauche alors qu'elle les fait sonner en grattant les cordes. Je me calque alors sur son rythme pour l'accompagner en chantant.

On peut dire que, par la position qu'elle occupe maintenant, quelque chose d'autre est en train de s'amorcer dans nos rencontres. Elle a pu se dégager un temps, et quelque peu, de l'emprise de l'autre sous laquelle elle se trouve et dans laquelle elle se met sans cesse. Elle se différencie davantage dans le jeu et dans notre rapport, jusqu'à signifier un souhait, un choix, un refus, ce qui, dans son cas, constitue un changement et une avancée.

Laurent Peeters
Aream asbl
info@aream.be
www.aream.be
02/245.33.83

Référence de texte :

A.Zenoni, "Clinique psychanalytique en institution", les feuillets du Courtil, 2003, p.4